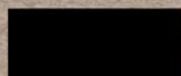




LES DENTS NOIRES

L'ENCRE ET LE FEU



Heliane Bernard
Christian-Alexandre Faure



LES DENTS NOIRES

L'ENCRE
ET
LE FEU



Roman

« Là où l'on brûle des livres, on finit aussi par brûler des hommes. »

Heinrich Heine

*« Dans notre prochaine existence,
nous nous garderons bien d'être humains.
Nous serons deux oies sauvages,
volant bien haut dans le ciel.
Les neiges aveuglantes,
les mers et les eaux,
les monts et les nuages,
de loin nous les regarderons
comme si nous n'étions jamais tombés. »*

N'Guyen-Khac-Hieu

Prologue

La chambre était dans la pénombre. Lorsque la jeune femme en franchit le seuil, assaillie par une odeur de plantes aromatiques, elle ne vit que le lit éclairé par quelques chandelles. Appuyée sur des oreillers qui faisaient deux taches blanches dans cette demi-obscurité, une petite silhouette tourna la tête. Des yeux noirs, profondément enfoncés dans leurs orbites, ravagés d'angoisse, palpitaient, comme s'ils ne savaient pas où se poser. Des mèches de cheveux foncés s'échappaient du bonnet de dentelle. Le teint était pâle, la figure émaciée. Un sifflement rauque, léger, gonflait un peu sa lèvre inférieure. Les mains, presque transparentes, s'appuyaient sur la courtépoinle jaune d'or.

Au bruit des pas, le regard de la vieille dame – ses traits étaient striés de rides profondes – s'était arrêté sur la visiteuse. Cette dernière s'approcha, se pencha et lui posa un baiser sur le front. Un sourire de soulagement passa sur le visage de la mourante ; une gaieté traversa ses yeux. Elle eut un geste vers la haute silhouette qui s'asseyait et lui prenait la main.

Et murmura en italien :

— *Come sei bellissima e quanto sembri lui!*¹.

Des larmes coulaient de ses paupières fripées. À bout de souffle, elle tenta de lui caresser la joue, mais les forces lui manquèrent. Le menton se souleva et désigna la commode à côté du lit. Un coffret d'ébène, peint d'angelots chantant, se distinguait des fioles et du bol qui l'encombraient. La jeune femme fit mine de s'en saisir. La moribonde approuva de la tête.

— *Questo è per te, cara mia! Aprilo*².

Après cet ultime effort, elle ferma les yeux.

¹ Comme tu es belle et comme tu lui ressembles.

² C'est pour toi, ma chérie, ouvre-le.



Convertis en cendres

Comment les Parisiens assistent, sur le parvis de Notre-Dame, au supplice de six hérétiques.

Paris, le jeudi 21 janvier 1535

Le ciel était parfaitement bleu.

La boue des rues, prise dans le froid piquant, gardait les traces des roues des charrettes et crissait sous les pas. Trois silhouettes aux visages dissimulés par des capuches se frayaient un passage à travers la foule compacte. Têtes baissées, serrées les unes contre les autres, elles avançaient dans l'air glacial, au milieu de la procession. Ce n'était pas une procession qui exaltait la gloire de Dieu et de ses saints. C'était une procession expiatoire, sombre, ordonnée par sa Majesté Très Chrétienne, François. Des hérétiques, ennemis du royaume et de la sainte Église, avaient affiché un placard virulent contre la messe, le Pape et ses serviteurs, à Paris et dans toutes les villes de France, et, crime de lèse-majesté, jusque sur la porte de la chambre du roi ! Il fallait donc tenter d'apaiser la colère de Dieu, celle de l'Église et celle du roi et pour ce faire, leur donner en pâture les malheureux coupables.

Les trois frères dominicains cheminaient d'un pas pesant, lourds de leur effroi, au milieu de la cohue contenue par des barrières tout au long de l'itinéraire de la cérémonie. Ils venaient de lire sur la plus grande des bannières, dressée à l'entrée du pont donnant sur la place devant Notre-Dame, « *Ipsi peribunt, tu autem permanebis* » : « Ils périront, mais toi tu resteras. »

Les rues avaient été nettoyées, les façades ornées de tapisseries et de tentures. Des milliers de spectateurs, avides de sang et de cris de douleur, s'agglutinaient aux portes des échoppes, aux fenêtres et jusque sur les toits. Devant chaque maison, les propriétaires brandissaient des torches ardentes.

Pour éviter tapages et débordements, les universités avaient cantonné leurs étudiants. Des archers du guet assuraient l'ordre.

Cela faisait maintenant plus de deux heures que les trois frères prêcheurs, encapés sous leurs frocs, jouaient des coudes et des épaules pour approcher de la cathédrale et parvenir sur le lieu des supplices. Leurs tenues, amples manteaux de laine et capuchons, les avaient aidés dans leur avancée, tant ces frères étaient craints de la population, mais aussi des archers.

— Je ne peux croire à cette barbarie d'un autre temps, murmura entre ses dents le plus petit, qui fit le geste de s'élancer, retenu aussitôt par les mains fermes de ses deux compagnons.

Un dominicain, non loin d'eux, avait surpris le mouvement et s'approcha, levant vers eux un regard soupçonneux. Le plus grand des trois hocha la tête et lui fit un signe d'apaisement. Ils continuèrent d'avancer, jusqu'à pouvoir presque toucher de la main les fagots qui jonchaient le parvis de Notre-Dame. Les bûchers étaient prêts. Ils eurent un frémissement de terreur.

Épouvanté par ce qu'il avait sous les yeux, l'un d'eux sentit monter en lui l'angoisse qui l'avait étreint pendant tant d'années. Il se souvenait de son affolement quand son maître avait été emmené par les inquisiteurs, jugé et torturé, et que lui s'était enfui et exilé dans les montagnes du Forez. Les traces de ses souffrances mordaient sa chair dès qu'il se trouvait en présence de ces religieux qui traquaient l'hérétique à la moindre suspicion de déviation des pratiques de l'Église.

— Existe-t-il une justice divine ? interrogea à voix basse l'un des deux frères qui l'accompagnaient.

Son compagnon ne sembla pas l'entendre. Il s'apprêtait à s'avancer encore d'un pas, quand son geste fut interrompu par l'arrivée de la colonne des priants qui avait emprunté la rue Saint-Honoré et la rue Saint-Denis, traversé la Seine, avant de rejoindre l'île de la Cité.

La procession s'écoulait, rythmée par les psalmodies funèbres.

Derrière les barrières, le silence se fit. Le long défilé des congrégations religieuses parisiennes commençait. Marmonnant des prières, les prélats avançaient tranquillement, l'air grave, escortés par des gardes qui martelaient le pavé. Les frères prêcheurs, armés de cierges, ouvraient le défilé. Puis ce fut le tour des jacobins, des augustins, des génovéfains... Les bénédictins portaient les châsses de leurs saints respectifs. Tous, chapelet en main,

priaient Dieu en grande dévotion. Des prêtres porteurs de croix, revêtus de leurs plus belles chapes, représentaient les paroisses; ils allaient nus pieds, en chantant des cantiques de louange au Seigneur. Seize bourgeois, couverts d'une simple chemise de drap blanc, avaient chargé sur leurs épaules le reliquaire recouvert d'or et de pierres précieuses de saint Philippe, conservé à Notre-Dame.

La place résonnait du grondement sourd des litanies.

Devant l'arrivée de la couronne d'épines du Christ, du fragment de la Vraie Croix, des clous de la crucifixion, les gens, pris de ferveur, tombèrent à genoux. Ces reliques, inestimables joyaux de la chrétienté, aujourd'hui entre les mains gantées de blanc de dix archevêques, n'étaient pas sorties de la Sainte-Chapelle depuis le règne de Saint Louis.

Le cortège s'étirait à l'infini.

Rompant avec la monotonie envoûtante des invocations, le son des fifres et des tambourins annonça la marche martiale des mercenaires suisses, la fameuse garde personnelle du roi François.

Derrière elle, la reine Éléonore, accompagnée de ses filles et de sa suite, montait en amazone une jument blanche, allant l'amble, caparaçonnée d'un drap d'or. Tout de suite après, apparut l'évêque de Paris, Jean du Bellay, la Sainte Eucharistie dévotement élevée à bout de bras, encadré des trois fils du roi, Henri, François et Charles, chargés du dais de velours cramoisi parsemé de fleurs de lys, qui protégeait la Sainte Croix sertie de gemmes colorées.

Une sourde rumeur gagna la rue.

C'était le roi. Il était précédé par les ambassadeurs du Saint-Empire, d'Angleterre et de la République de Venise. Il s'avavançait lentement, à pied, tête nue, un flambeau en main, vêtu d'une robe de velours noir fourrée de genettes et ceinturée de taffetas blanc. Il se recueillit devant les saintes reliques.

Il y eut encore le défilé des membres du Parlement, des huissiers, des notaires, des généraux de justice, des maîtres de requêtes, des greffiers du tribunal dans leurs tenues écarlates, des échevins aux couleurs de la ville de

Paris... Enfin, les archers ou autres gens d'armes, arbalètes et haquebutes sur l'épaule, fermèrent la marche. Le roi, suivi des courtisans et des dignitaires de l'Église, se dirigea vers la cathédrale où devait se dérouler la messe.

Jamais les Parisiens n'avaient assisté à une cérémonie d'une telle ampleur. Jamais ils n'avaient vécu une telle exaltation fanatique de la piété. Jamais l'Église catholique au grand complet n'avait été, comme ce jour, autant derrière son roi pour affirmer sa détestation de l'hérésie et sa dévotion au saint sacrement.

Les trois religieux s'étaient glissés à quelques pas du bûcher. Ils regardaient, comme dans un cauchemar, les six potences dressées pour le châtiement, encadrées par des frères de l'ordre des Trinitaires.

Le peuple piétinait d'impatience.

Les cloches sonnèrent, annonçant la fin de l'office. Le roi, la famille royale, les cardinaux, archevêques et autres dignitaires sortirent de Notre-Dame et, tranquillement, paisiblement, allèrent dîner chez monseigneur l'évêque de Paris, Jean du Bellay.

— «Chiens de luthériens!»

L'injure avait jailli de la foule pressée d'assister au supplice. L'un des trois moines, celui à la silhouette la plus frêle, eut un haut-le-corps. Ses jambes se dérochèrent sous lui. Des images de violences passées l'envahirent dans un tourbillon de souvenirs. Le ciel s'obscurcit et devint si bas, qu'il eut le sentiment de s'y noyer.

*

Elle avait six ans. Elle suivait sa mère et leur servante. Elles marchaient vite, libres de leurs mouvements, grâce à la mode de ce pays où les vêtements ne contraignent pas le corps. Le marché n'était pas loin. Sa mère pressait le pas. Les femmes approchaient du but, lorsqu'un groupe d'hommes habillés de noir, parlant fort, les doubla, éclatant de rire quand ils virent la petite fille se coller contre sa mère qui marchait en tête.

«Chiennes de juives!» les apostropha l'un d'eux, tirant le voile qui couvrait la tête de la mère.

Terrorisée, elle serrait sa fille près d'elle.

L'homme était jeune, la barbe embrouillée et sale, l'habit froissé et de mauvaise qualité. À ses côtés, trois voyous qui, sur un coup d'œil de celui qui avait parlé, les entourèrent. À cette heure, et dans ce passage étroit, il n'y avait personne. Le plus grand arracha en s'esclaffant le panier du bras de la servante, l'attrapa aux épaules et comme elle se débattait, lui asséna un terrible coup de poing au visage. Elle s'effondra sur le sol. Elle n'avait pas eu le temps de pousser un cri. Son agresseur se baissa, l'attrapa par les cheveux et la traîna dans l'encoignure de la porte. Revenant à elle, elle tenta de se relever, perdit l'équilibre au moment où la brute lui donnait un coup de pied qui la terrassa. Tandis que l'homme la violait, elle sentait le bois de la porte griffer son dos. Les insultes grasses pleuvaient. Ils se mirent à deux pour forcer la mère de l'enfant, un coutelas contre son cou. Tunique relevée, elle eut un sursaut. Acculée contre le mur d'une maison, elle tenta de s'échapper en se glissant à quatre pattes. Les canailles ricanaient, insensibles à ses sanglots. L'enfant, terrorisée, donnait des coups de pied et hurlait jusqu'à ce que l'un des gredins la jette à terre d'une énorme gifle. Les yeux exorbités d'horreur, elle crut qu'elle allait mourir lorsque, au bout de la rue, surgirent des gardes. Les malfaiteurs lâchèrent leurs proies. S'emparant de la bourse de la mère, ils jetèrent au sol couvre-chefs et manteaux, sautèrent par-dessus un muret et disparurent. Ils risquaient la mort, car, sur le chapitre de la sécurité, le sultan était intransigeant et de tels actes étaient sévèrement punis.

Rouge de honte et de peur, la mère se releva et s'approcha de son enfant. La fillette, sans une larme, sans un mot, secoua ses vêtements, cloua un regard dur comme la pierre la plus dure sur sa mère. Jamais elle n'oublierait la bestialité de certains hommes. Jamais elle n'oublierait la faiblesse de sa mère.

Elle, elle saurait se défendre. Elle saurait exister.

Ces individus venaient de faire d'elle une rebelle.

Elle rouvrit les yeux. Le ciel était toujours parfaitement bleu.

*

Le soir du même jour, les Mathurins amenèrent les six hérétiques devant la cathédrale faire amende honorable en présence du roi, de la reine et de toute la cour. Conduits dans des tombereaux de voirie, on pouvait voir leurs pauvres visages tuméfiés, leurs vêtements tachés de sang. Lorsqu'ils

approchèrent du lieu de leur exécution, s'éleva le chant funèbre : *De profundis clamavi ad te Domine*³ !

On les fit descendre de la charrette. Bousculés par les soldats, ils marchaient deux à deux, pieds nus, la corde au cou, tenant chacun un cierge. Poussés par les gardes, les condamnés montèrent avec peine les marches des six estrades qui surplombaient le bûcher. On les attacha aux potences par des liens leur enserrant le torse. Ils se tenaient debout difficilement, tant ils avaient été torturés. La foule, les yeux mauvais, vociférait des insultes, se bousculait pour mieux voir.

Un bourreau, le visage recouvert d'une cagoule de cuir, se tenait droit sur chacune des estrades.

Autour d'eux, les prières des frères se mêlaient aux injures de la populace.

Un sourire torve aux lèvres, un dominicain prit la parole :

— Voyez, blasphémateurs, soldats de Satan, ce qui vous attend ! L'enfer ici-bas. Avant d'être dévorés par les feux de l'enfer, vous serez dévorés par les flammes des hommes et convertis en cendres !

Vous mettrez longtemps à mourir. Ces sièges, où vous êtes enchaînés, vous descendront dans le brasier. D'abord, elles vous lécheront les pieds et vous hurlerez de douleur. Nous vous remonterons. Vous supplierez, avant de retourner goûter à la fournaise qui creusera vos chairs, mais la mort sera encore loin...

Le moine eut un rire de dément.

Face à lui, un homme d'environ trente ans, que ses bourreaux avaient hissé de force sur l'une des estrades, la tête tondue et la barbe longue, chemise largement ouverte sur la poitrine, entonna un psaume. Sa voix, tremblante d'angoisse, couvrit celle du maître des hautes œuvres :

— O Dieu ! Vois combien mes ennemis sont nombreux, et de quelle haine violente ils me poursuivent.

Garde mon âme et sauve-moi !

Que je ne sois pas confus,

Quand je cherche auprès de toi mon refuge !

Que l'innocence et la droiture me protègent,

Quand je mets en toi mon espérance !

La multitude se tut. Les exécuteurs allumèrent le bûcher. Une nappe

³ J'ai crié vers toi du fond des abîmes, Seigneur.

rougeoyante courut d'un bout à l'autre des fagots de bois. Enchaînés, les suppliciés furent plongés dans le brasier. L'un d'entre eux, martyr parmi les martyrs, avait la langue coupée, épinglée sur sa joue. Les malheureux poussaient des cris effroyables, étouffés par la fumée. Les tortionnaires les remontaient, les redescendaient, les plongeaient, encore et encore, dans la fournaise. Leur agonie n'en finissait pas. Les corps s'arquaient, se tordaient sous la morsure du feu, avant de s'effondrer dans une dernière convulsion. Ces tourments n'avaient rien à envier à ceux de l'Enfer de Dante Alighieri!

Le roi et toute la Cour assistaient à l'affreux châtiment. Les lamentations des pénitents, les appels à la pitié, les psalmodies des moines, se mêlaient aux ronflements des bûchers. On vit la reine fermer les yeux et l'évêque Jean du Bellay serrer ses mains et prier à voix basse. Rien n'entama l'impassibilité du roi, ni celle des prêtres de l'Inquisition. Il fallait purger le royaume de cette lèpre et complaire à l'Église.

Le plus petit des trois moines, les bras serrés sur sa poitrine, ne quittait pas des yeux le brasier. Appuyé sur son compagnon, il chuchota :

— Iulio, Nastagio, partons !

Iulio n'était donc pas mort⁴.

⁴ Voir le tome 2 des « Dents noires », *L'Homme au gant*.

02

C'était il y a sept ans

Comment Iulio s'était tiré des griffes mortelles des cannibales et avait tenté d'accomplir son rêve.

Iulio n'était donc pas mort !

Pour échapper aux Inquisiteurs, aidé par ses amis et Thomas Gadagne, il avait réussi à s'évader du château de Pierre-Scize avant un procès qui l'aurait conduit à la mort. Il laissait derrière lui son imprimerie, ses amis, et son nouvel amour, Jeanne Gaillarde, la poétesse. C'était il y a sept ans, au printemps 1528.

Fonçant à bride abattue, le cœur en larmes, il avait traversé Paris sans s'y attarder, et rejoint Le Havre, puis Dieppe, pour trouver refuge sur la *Flamengue*, la nef de l'intrépide navigateur Giovanni Verrazano, en partance pour un troisième voyage vers le Nouveau Monde, commandité par l'armateur Jean Ango.

À Lyon, tout le monde le croyait mort. C'est du moins ce que Girolamo, le frère de Giovanni, avait annoncé lorsqu'il avait débarqué à Lyon un an plus tard chez leur oncle, le riche banquier florentin Thomas Gadagne, pour lui annoncer que son neveu, comme tout l'équipage de la *Flamengue*, avait été dévoré par les Caraïbes, un peuple cannibale des Antilles.

En réalité, lorsque Giovanni Verrazano, Iulio et six de ses marins avaient abordé la plage de sable fin, une horde de guerriers, peints à faire peur, à moitié nus et chapeautés de plumes, les avait encerclés.

La suite, Iulio l'avait racontée à Don Vasco de Quiroga, auprès de qui il avait fini par atterrir, dans la province indienne du Cintzuntza, au cœur du pays tarasque, en Nouvelle-Espagne⁵. Ce religieux, tout de bonté et de rêves, l'avait vu arriver, hâve, barbu jusqu'à la taille, épuisé de fièvre. Après

⁵ Mexique actuel.

quelques jours, assis devant la demeure au toit de palmes, l'évêque lui avait demandé :

— Mon ami, contez-moi votre périple, maintenant que vous voilà reposé.

Iulio avait repris des forces. Les yeux encore pleins de ce qu'il avait traversé :

— Nous nous obstinions à chercher un passage vers l'Orient. À l'approche d'une île, nous avons voulu faire escale pour remplir nos tonneaux d'eau potable et de nourriture fraîche. Giovanni Verrazano, moi-même et quelques marins, nous nous sommes approchés du rivage. Sans avoir le temps de comprendre ce qui nous arrivait, nous avons été assaillis par des indigènes. J'ai réussi à leur échapper en courant vers la forêt qui me semblait le seul refuge possible. Deux jeunes marins avaient suivi le même chemin. Cachés dans les fourrés, nous avons assisté à l'atroce fin de nos amis. Impuissants, nous les avons vus mourir. Épouvantés, nous avons galopé comme le vent, le visage griffé par les branches. La peur au ventre, nous n'avions qu'une idée, nous éloigner du massacre !

Iulio s'était arrêté.

— Nous avons couru jusqu'à en perdre haleine, le feu dans la gorge. Nous avons couru jusqu'à ne plus entendre les chants guerriers qui faisaient trembler la terre. La nuit tombait. Il fallait nous arrêter. Nous nous sommes blottis dans la chaleur épaisse des taillis. Nous nous sommes nourris d'insectes, de serpents, de fruits trouvés à l'état de nature. L'océan n'était pas loin. Nous devions fuir cette île maudite, faire un radeau. Rien ne manquait pour le réaliser.

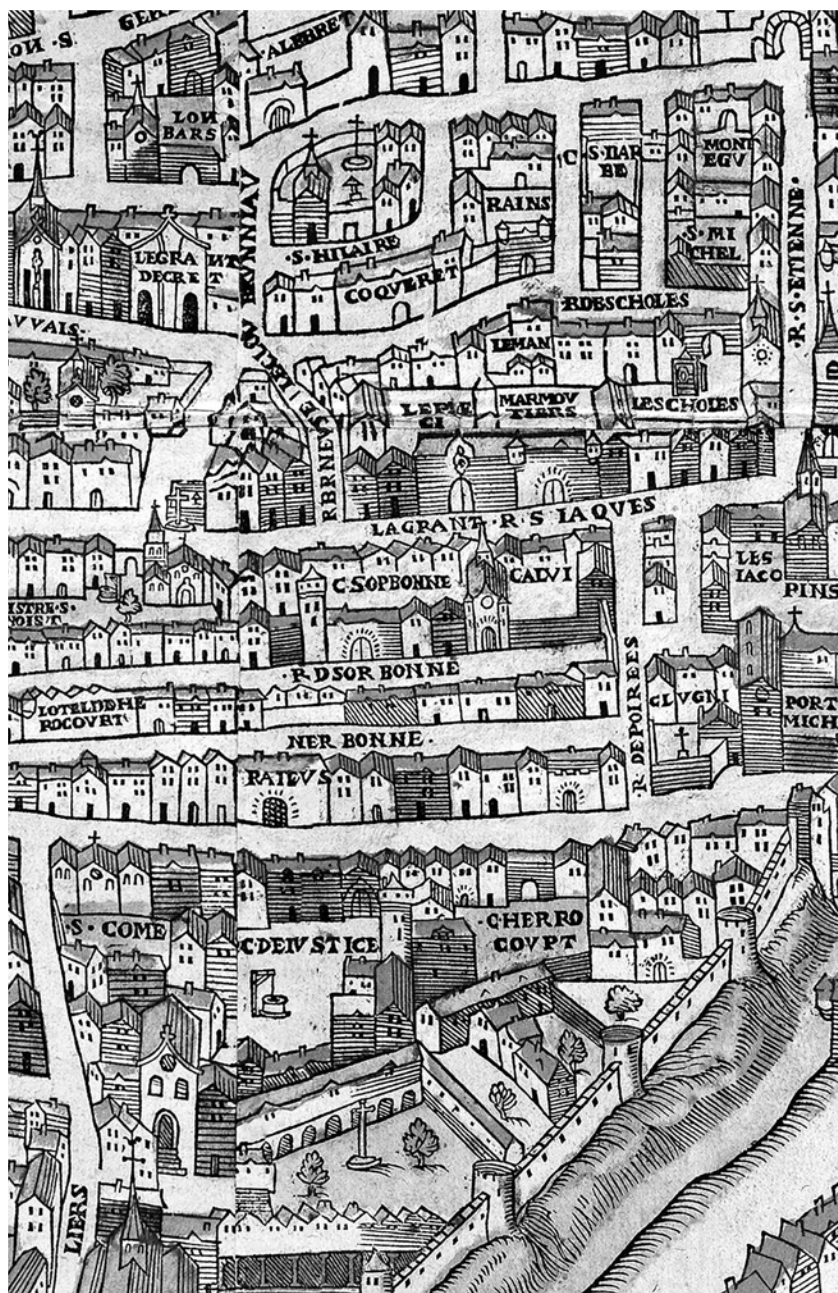
Je ne vous décrirai pas notre errance sur la mer Océane. Dans une tempête plus violente que les autres, nous avons perdu un de nos compagnons. Nous nous sommes échoués sur une côte de la Nouvelle-Espagne.

Iulio s'était tu.

Avant d'arriver dans la province indienne du Cintzuntza, il avait beaucoup marché jusqu'à sa rencontre avec Don Vasco de Quiroga, qui, comme lui, rêvait de faire vivre Utopia.

— La suite, Don Vasco, vous la connaissez ! Je vous suis grandement reconnaissant de m'avoir recueilli...

Iulio avait rêvé d'un monde qui aurait en son cœur la liberté et l'égalité, un monde où existerait une société en harmonie avec les Indiens. Ensemble, ils construisirent une communauté villageoise, qu'ils avaient nommée Santa Fe, et qui jetait les bases d'une société nouvelle de paix, justice et équité. Iulio retrouvait avec les Indiens la simplicité originelle, l'innocence de l'âge



Il s'était établi dans la plus grande rue de la capitale, la rue Saint-Jacques, où travaillaient la plupart des imprimeurs parisiens.

d'or et les vertus d'une renaissante Église, si éloignée de l'Ancien Monde vain et corrompu qu'il avait fui.

Mais les deux idéalistes avaient été vite confrontés aux dures réalités de la vie. Les hommes se révoltaient, refusaient ce cadre trop rigide. Iulio tomba si gravement malade qu'il dut quitter le village et rejoindre le port de Veracruz. Une fois guéri, il partit pour la vieille Europe et débarqua à Fécamp à l'automne 1532.

Là, il avait choisi une nouvelle identité, et pris la route pour Paris. Il devint Jehan Morin, Jehan en hommage à son ami Giovanni Verrazano, Morin, en clin d'œil à son mentor Thomas More. Il s'était établi dans la plus grande rue de la capitale, la rue Saint-Jacques, où travaillaient la plupart des imprimeurs parisiens. Il était dans le quartier des étudiants et des professeurs de l'université qui comptait près de soixante-dix collèges dont celui de la Sorbonne et surtout le nouveau Collège des lecteurs royaux⁶.

Iulio avait trouvé une échoppe à proximité de l'église Saint-Benoît et de son cloître, et il se lança dans l'achat et la vente de manuscrits rares et précieux. Son affaire prospéra rapidement.

En deux ans, Iulio, ou plutôt Jehan Morin, se fit une bonne réputation. Mais il lui fallait se mettre en quête de Chiara pour l'emmener, elle et leur fille Ghismonda, loin de Venise. Il lui faudrait aussi retrouver la fille de Dioneo, dont il ignorait même le nom, pour répondre à la promesse qu'il avait faite à son ami.

⁶ Les cours du Collège Royal (devenu depuis 1870 le Collège de France) étaient abrités dans les collèges de Cambrai et de Tréguier situés en proximité de la rue Saint-Jacques et de la commanderie de Saint-Jean-de-Latran, dans le prolongement du cimetière Saint-Benoît. Le Collège avait été créé par Guillaume Budé à la demande de François I^{er} pour y enseigner le latin, le grec et l'hébreu, à l'instar du Collège des Trois langues de Louvain.



Une fois de plus, Nastagio avait dû fuir

Comment Nastagio, pour accomplir une promesse, s'était retrouvé à Constantinople.

Nastagio, lui, avait dû s'exiler après les journées d'émeute, dites de la grande Rebeyne, qui avaient secoué Lyon en avril 1529 et durant lesquelles son ami Dioneo avait été pendu⁷.

Une fois de plus, il avait dû fuir. Mais il n'était plus le petit apprenti qui, en 1515, s'était réfugié dans les montagnes d'Auvergne, subissant la faim, le froid, pour se cacher de l'Inquisition. Aujourd'hui, sa poche était garnie d'une bonne bourse, car ses affaires avec Dioneo avaient prospéré et lui avaient permis de voyager dans toute l'Europe sans souci du lendemain.

Il avait d'abord fait étape à Genève. Des libraires l'avaient accueilli avant de le laisser partir pour l'Italie, via Milan et Venise. Nastagio avait à cœur d'accomplir la mission qu'il avait reçue de Dioneo, à savoir, retrouver Myriam et sa fille. À Venise, il s'était précipité chez Daniel Bomberg, installé dans cette ville depuis 1515, ami de Dioneo et proche du père de Myriam, le médecin juif Abraham de Balmes. Là, Nastagio apprendrait ce qu'était devenue Myriam. Reçu à bras ouverts par l'imprimeur, Nastagio n'avait pas abordé immédiatement la question de Myriam. Ils avaient évoqué la mort atroce de Dioneo, le travail, les échanges, les projets. Longtemps, Daniel Bomberg avait fait l'éloge d'Abraham, médecin, philologue, traducteur d'Aristote et d'Averroès.

— Abraham était mon ami. Tu le sais, cet homme considérable est mort depuis de longues années...

Nastagio, qui s'impatiait, l'avait interrompu :

— N'avait-il pas une fille qui le secondait dans ses travaux ?

— Si fait ! Mais se sentant malade et déjà très âgé, il l'avait envoyée à Constantinople, chez un lointain parent. Je pourrais retrouver son nom. Il

⁷ Voir le tome 1 des «Dents noires», *La Colline aux corbeaux*.

avait même insisté pour que je prenne son adresse, sachant que ce médecin, exilé à Constantinople, était lui aussi savant en lettres et philosophie. Abraham avait une telle bibliothèque ! Des documents, des manuscrits anciens qui sont restés à la garde de domestiques fidèles, sous mon contrôle. Seule Myriam en est l'héritière !

Bomberg avait cherché sur son bureau et, souriant, avait brandi un carnet sous le nez de Nastagio :

— Voilà ! Moïse Hamon, C'est son nom. Abraham avait ajouté qu'il s'agissait du médecin personnel du sultan, Soliman le Magnifique. Tu le constateras par toi-même, la capitale des Ottomans accueille volontiers les étrangers et ne persécute ni les chrétiens ni les juifs, à condition qu'ils paient la Capitation.

Daniel Bomberg lui avait précisé que Moïse Hamon habitait dans le quartier de Hasköy, sur la rive orientale de la Corne d'Or.

Après un long voyage, par mer et par terre, muni de papiers attestant de sa bonne foi, Nastagio s'était fait annoncer chez le médecin. Moïse Hamon avait d'abord été sur ses gardes. Sa famille protégeait Myriam qui sortait peu. Il avait fallu la persuasion de Nastagio, le récit du drame et de la mort de Dioneo, le serment des amis, pour le persuader que l'imprimeur devait rencontrer Myriam.

La visite se fit un après-midi avec beaucoup de cérémonies dans ses débuts et d'émotion peu après. La pièce où Nastagio avait été convié était recouverte de tapis et meublée de banquettes aux coussins de soie chatoyante. Dans un coin, quelques enfants jouaient avec des osselets. Au centre, un plateau de cuivre attrapait la lumière. On y avait disposé des friandises, une aiguière et des verres colorés. Escorté par le médecin qui ne le quittait pas des yeux, debout au milieu du salon, Nastagio ne savait pas quelle contenance prendre. Plusieurs femmes, qui riaient et pépiaient à leur entrée, se turent. L'une d'entre elles tentait de se dissimuler derrière des silhouettes plus massives, qui, elles, s'écartaient. Nastagio devina vite qui elle était. Dioneo lui en avait tant parlé ! Petite, menue, de larges yeux noirs, vêtue de la même robe jaune safran décrite par Dioneo, elle avait un voile blanc transparent épinglé sur sa chevelure brillante et noire. De près, ses yeux si sombres éclataient de lumière.

— Myriam, appela Moïse Hamon. Approche sans crainte.

La jeune femme s'avança lentement dans un froissement de tissus. Derrière elle, presque aussi grande qu'elle, une enfant.

La salle s'était figée. Un silence s'était abattu sur le salon, si agité

quelques instants auparavant.

Myriam fit quelques pas, s'arrêta, indécise, et regardant cet homme aux traits burinés :

— Vous êtes Nastagio. Dioneo m'a raconté votre histoire. Je sais maintenant qu'il a disparu, assassiné par l'Inquisition.

Elle parlait en italien, sans hésitation. Mais à cette évocation, ses yeux se remplirent de larmes. Elle baissa la tête.

— Mon père est mort de chagrin. Il aimait Dioneo. Il savait notre amour, continua-t-elle à voix basse. Aujourd'hui, ma famille est ici. Dieu soit loué, ma fille, Diana, grandit dans la sérénité, à l'abri des violences que l'on nous a faites, ajouta-t-elle, de l'amertume dans la voix.

Elle n'avait pas terminé sa phrase que la petite fille qui l'accompagnait s'approchait du visiteur et le fixait, avant de l'interroger avec insolence :

— Que savez-vous de mon père, qui nous a abandonnées ? Et pourquoi êtes-vous là ?

Une sorte de rage contenue sourdait de toute sa personne, comme si elle avait des comptes à régler avec le monde. Le médecin s'approcha, regarda Diana et d'un geste affectueux la prit par l'épaule.

— Va, enfant. Nous parlerons plus tard.

Diana rejoignit le groupe des femmes qui disparut derrière une porte.

Nastagio, Myriam et Moïse Hamon parlèrent longuement.

— Mon père savait qu'ici on ne me chasserait pas. Dans une lettre, il a expliqué à son ami ce qui s'était passé. Pour tous, il fut convenu que mon mari était mort. Dans cette ville, une esclave peut devenir sultane, un paysan devenir un lettré, un fils de berger devenir vizir, une étrangère, comme moi, s'intégrer dans la société sans être chassée, humiliée.

— L'école, l'étude, sont les chemins privilégiés de ceux qui arrivent à atteindre des postes importants au sein de l'administration, ajouta le médecin.

*

Il fut décidé que Nastagio resterait quelques mois à Constantinople, dans la maison du médecin, avant de repartir pour Paris avec Diana. Ce serait une étape, pour apprivoiser la jeune fille.

Ce ne furent pas des mois, mais trois ans que Nastagio resta à Constantinople. Trois années pendant lesquelles il apprit le turc, fréquenta le Grand Bazar, tissa des liens avec les marchands, fureta dans les boutiques, négocia des manuscrits et s'initia aux us et coutumes de la Sublime Porte.

Le plus délicat fut l'approche de Diana. Elle avait neuf ans et savait déjà jouer de son sourire. Ses yeux, vert émeraude, pouvaient passer de la plus douce ironie à la froideur la plus extrême. Ils pouvaient sembler aussi durs que la pierre, avoir la fluidité et la douceur de l'eau ou irradier la lumière. Mince et fine, de longs cheveux ondulés, presque roux, une peau laiteuse parsemée de taches de son à peine visibles, un visage ovale, harmonieux. La bouche ronde et le menton volontaire rappelaient son père. Elle en avait le charme et l'autorité naturelle. Le regard aussi, ferme, déterminé, sans ce marron, presque doré, tellement particulier, inoubliable de Dioneo. Avec surprise, Nastagio apprit que Diana avait, très petite encore, exigé d'apprendre à lire et à écrire. Elle maîtrisait l'italien, le turc, l'hébreu, et approchait le latin, l'arabe et le grec. Cette précocité inquiétait sa mère et les femmes de la maison, mais était vivement encouragée par le médecin qui, très souvent, pour calmer cette avidité de savoir, la prenait près de lui et la nourrissait de lectures et poèmes.

Diana était primesautière et coléreuse. Il se dégageait d'elle une énergie redoutable. La danse, qu'elle pratiquait avec ses compagnes de jeu, canalisait sa hardiesse. Très vite, elle avait compris que son sexe allait l'empêcher de pratiquer acrobaties et équitation. Avec la complicité de son mentor, elle décida de se déguiser ! Et c'était le plus charmant des garçons qui s'élançait au galop dans la campagne environnante. Elle avalait l'espace. Sa détermination n'avait d'équivalent que sa ténacité. Les chutes ne l'arrêtaient pas. Avec sa mère, elle se montrait dure, fermée, jamais soumise, avec des élans passionnés de tendresse.

Cette encore petite fille rebelle promettait beaucoup.

*

Nastagio apprenait jour après jour à vivre dans la capitale de la Sublime Porte. Pour parcourir sans se faire remarquer rues et ruelles, il commença par adopter le kaftan et le doliman, des robes longues, enfilées l'une par-dessus l'autre. Il s'habitua au turban et aux bottines de cuir souple, à bout pointu. La ville, cosmopolite, commerçante et active, douce aux étrangers, le fascinait. Turcs, musulmans, chrétiens ou juifs, échangeaient, se mêlaient, se croisaient dans les rues. Quand il se promenait, c'était un ravissement de regarder les mosquées splendides, les palais, les fontaines, les jardins où abondait une végétation luxuriante, les cascades de fleurs. « On ne peut pas s'imaginer », se disait-il, « à quel point les Turcs aiment les fleurs ! Ils en ont

toujours à la main ! » Nastagio s'immergeait dans le quotidien des Ottomans, scrutant avec curiosité les physionomies, s'émerveillant de pénétrer un monde inconnu où les coutumes différaient de celles de Lyon ou de Venise.

Le lieu de tous les échanges et de toutes les tractations commerciales était le Grand Bazar. Même si chaque quartier avait son marché, le plus intéressant, immense et grouillant, était ce grand marché couvert, somptueusement bâti près du palais, protégé par un mur d'enceinte. Chaque corporation de métier y avait son quartier : drapiers et cordonniers, orfèvres et ferblantiers, marchands de tapis... Pour s'y retrouver, il suffisait de se fier aux odeurs et aux bruits. Nastagio s'étourdissait du parfum des épices, de l'arôme subtil des plantes fleuries, des bouquets de jasmin et de roses. Il y avait le quartier des livres et objets d'art de mille provenances, des trésors qu'il accumulait dans de grandes malles et faisait expédier par convois terrestres à une adresse parisienne. Un dicton disait que dans le Bazar, on pouvait tout acheter, du lait de poule comme la vie d'un homme. Nastagio s'imprégnait de la vitalité et de l'effervescence qui régnaient dans cette cité incomparable. Il allait, l'esprit ouvert, prêt à accueillir toutes ces nouveautés, sans crainte puisqu'il avait compris qu'ici, il ne serait pas poursuivi pour ses idées ou sa religion.

Il fréquenta les hammams. Il s'y fit des amis. Jamais de sa vie il ne s'était senti aussi loin des tracasseries de France. Il s'était habitué à la nudité des corps rassemblés et pouvait entamer de longues discussions avec les uns et les autres. Il acquit une liberté de comportement et de paroles qui lui assurèrent une aisance jamais éprouvée jusque-là. Ses traits burinés s'adoucirent, mais en réalité, c'est son regard vert, cerclé de noir, toujours aux aguets, qui changeait. Dans les soirées, son œil se faisait vif, presque grivois, quand il était en présence de ces beautés turques affolantes avec leurs tenues qui voilaient à peine leurs courbes. Il eut des aventures multiples et éphémères, s'installa pour être chez lui dans une maison ravissante, s'habitua à vivre « à la turque », à manger assis par terre, à dormir sur des coussins, servi par de jeunes femmes suffisamment émancipées pour le rendre heureux.

Il fallait en prendre son parti. Ici on vivait différemment. Et ces coutumes lui convenaient. Dans cette ville des Mille et Une Nuits, belle à rendre fou, Nastagio rencontrait des intellectuels comme lui ou des voyageurs de passage. Tous se prenaient au charme envoûtant de la capitale. Cette cité était aussi celle de l'amour des lettres, des livres et du savoir. Il y avait dans tous les quartiers des bibliothèques privées, alimentées par des mécènes. Elles jouxtaient les mosquées. Des particuliers mettaient à disposition

des étudiants ou des enseignants des lieux de lecture. Le plus grand des mécènes était Soliman. Poussé par son épouse, Roxelane, le sultan attirait dans sa ville les plus grands artistes, des savants arabes, des ambassadeurs lettrés. Le fameux architecte Sinan faisait pousser palais, mosquées et jardins, restaurer les citernes, réaménager les bains les plus luxueux qui soient. Par le grand port de la Corne d'Or se déversaient les marchandises et les richesses des conquêtes de Selim, le père de Soliman. Des milliers de travailleurs s'affairaient à l'Arsenal. La flotte n'était pas seulement commerciale, mais aussi de guerre.

Nastagio, cet être de liberté et de douleur, aimait Constantinople, son effervescence paresseuse, son raffinement faussement indolent. Il se voyait bien s'y ancrer pour toujours. Mais pour l'instant, il avait encore des devoirs à accomplir.

04

Ce sera ton secret

Comment Nastagio avait assisté, impuissant, à la mort de Myriam.

Nastagio avait posé des jalons pour de futurs voyages et préparait leur départ quand Myriam tomba gravement malade. Elle avait contracté une fièvre pernicieuse que toute la science de Moïse Hamon ne réussit pas à réduire. En quelques jours, elle dépérit. Brûlante et épuisée sur sa couche, entourée de la famille et de Diana qui lui tenait la main, elle demanda à parler à Nastagio.

— Mon ami, je vais rejoindre mon père et mon bien-aimé, prononça-t-elle distinctement. Je prie le Seigneur de me pardonner mes péchés. Nastagio, pouvez-vous me promettre d’emmener Diana avec vous, de lui faire connaître le pays de son père et sa famille ? J’ai eu à souffrir par ma religion, c’est pourquoi je veux que Diana se convertisse à votre foi, pour pouvoir vivre en tranquillité. Elle doit vous suivre. Je peux pourvoir à ses besoins.

À ces mots, les femmes de la maison, qui n’étaient pas loin, eurent des gestes de recul. Myriam ouvrit grands les yeux et, les fixant sur Moïse, dit fermement :

— Vous qui m’avez accueillie avec bienveillance, avez élevé ma fille, vous le savez, notre Dieu est aussi celui des chrétiens. À quoi servirait toute notre science si elle n’était pas là pour nous ouvrir et le cœur et l’esprit ?

Puis, se tournant vers l’imprimeur :

— Diana sera chrétienne. Elle vivra, si vous acceptez cette charge, auprès de vous, Nastagio. Elle retrouvera ses racines paternelles.

Puis, lui remettant une lettre cachetée, elle poursuivit :

— À Venise, muni de ce mot, vous trouverez chez le notaire tous les documents qui attesteront de vos droits à être son tuteur, à disposer pour elle des biens de mon père, de sa bibliothèque, si vous l’acceptez.

Myriam se tut, épuisée. Elle mourut deux jours plus tard.

Le chagrin pesa sur la maison. Diana ne parlait plus. Nastagio, de concert avec son hôte, prolongea son séjour. Il prit une boutique d'antiquités et se spécialisa dans la vente et l'achat de manuscrits anciens. Diana s'habitua à lui faire visite. La jeune fille restait dans la famille qui les avait accueillies, sa mère et elle, mais le plus souvent cherchait la protection de Nastagio, l'interrogeait sur son père, sur Venise et Lyon. Moïse, de son côté, avait pris du temps pour lui expliquer qu'au fond, les préceptes moraux des chrétiens rejoignaient les leurs, que le Dieu d'Abraham était le même que celui des chrétiens.

— Ce sera ton secret, Diana. Tu pourras accomplir ta vie plus librement.

Nastagio crut voir un fantôme

Comment Nastagio retrouva son ami Iulio.

Sachant qu'il resterait encore quelques mois à Constantinople, Nastagio furetait, se renseignait, prêt à saisir toutes les occasions qui se présentaient à lui. Il creusait son trou, achetait, revendait les objets ou les livres de moindre intérêt. Il négociait pour pas grand-chose, dans des marchés de rue, dans des greniers, des manuscrits en grec, d'autres en arabe. Il se débrouillait bien dans la langue du cru, négociait dans le secret des boutiques du Grand Bazar. Avec les jours qui passaient, les commerçants s'étaient habitués à sa présence, familiarisés avec cet étranger discret et savant qui voulait se fondre dans la grande communauté des marchands.

Un matin, assis sur l'épais tapis de sa boutique, il sirotait un thé parfumé et grignotait quelques pâtisseries fourrées de crème de pistache avec un client, lorsqu'une grande silhouette se profila devant le rideau d'entrée. Il y eut un cri réciproque. Nastagio jaillit littéralement du sol, l'œil exorbité. Il tendit le bras pour toucher l'homme. Il lui fallait s'assurer de la véracité de sa vision. Il palpa l'épaule et s'abattit contre lui.

— Iulio!

Et d'une voix mouillée d'émotion, Nastagio répétait :

— Iulio!

Nastagio recula de trois pas :

— J'ai cru voir un fantôme. À Lyon, l'épopée des Verrazano a fait le tour de la ville. Vos morts cruelles ont épouvanté nos amis. Être ainsi dévorés dans les Caraïbes... J'en ai fait des cauchemars!

Et changeant de ton :

— Iulio, mon ami, comment est-ce possible ? Comment m'as-tu trouvé ? Quelle surprise ! Quel bonheur !

— Je te raconterai tout. Mais pour l'instant, laisse-moi reprendre mon souffle. Je suis sur les chemins depuis des mois. Seulement, je ne suis plus

Iulio. Pour tous, je suis Jehan Morin. J'ai pris une échoppe rue Saint-Jacques à Paris. Je te raconterai tout ça.

Nastagio ferma boutique et entraîna son ami dans sa maison. Là, après que l'un et l'autre se furent rafraîchis, ils s'étendirent sur les coussins et Iulio commença son récit.

Nastagio l'avait écouté comme dans un rêve. Il marchait maintenant dans les rues, entraînant Iulio à grands pas vers la demeure de la famille Hamon. En chemin, il lui avait conté à son tour la pendaison de Dioneo, le rôle tenu par Symphorien Champier dans son arrestation, sa décision de quitter Lyon, ses retrouvailles avec Myriam et Diana, le décès de Myriam, son projet avec Diana. Après ce rebondissement et la soirée passée dans la famille du médecin, ils prirent la décision d'accélérer leur départ.

Nastagio avait eu un tel choc qu'il lui fallut plusieurs jours pour croire à la réelle présence de son ami.

Diana, d'habitude méfiante, ne quittait plus Iulio d'une semelle. Un sentiment spontané et très vif était né entre ces deux-là qui avait à la fois étonné et réjoui Moïse Hamon. Ensemble, ils aimaient arpenter les jardins de la place Beyazit, situés à proximité de la mosquée de Bāyazīd et des ruines de l'ancien forum de Théodose. Ensemble, ils aimaient lire à haute voix, Virgile en latin, Homère en grec. Par ces lectures, Diana avait le sentiment de rencontrer des foules humaines. Elle apprenait à penser. Jamais, le soir, elle ne s'endormait sans un livre.

Diana voulait tout savoir de son père, bavardait à n'en plus finir et passait, pour discourir, du latin à l'italien et même balbutiait le français qu'elle avait appris avec Nastagio. Une dure tristesse l'assombrissait parfois à l'évocation de ses parents. Iulio dut lui expliquer et justifier la fuite de Dioneo. Elle lui faisait répéter des anecdotes, revenait sans cesse sur sa mort, voulait qu'il précise des détails anodins; comment il s'habillait, ce qu'il aimait. Et plus d'une fois :

— Est-ce que je lui ressemble ? Il hante mon âme et j'invente son visage.

— Diana, avant tout, tu es toi-même ! Tu as la grâce de ta mère et de ton père. Tu as la forme de ses yeux à lui, allongés, mais ils n'ont pas cette couleur de feuilles d'automne, piquetés de points dorés, si particulière, qui les caractérisait. Oui, Diana, tu me rappelles ton père, tu en as la beauté, la force, la détermination. Et tu as le sourcil délicat de ta mère, son sourire et ses lèvres pleines. Comme elle, tes tresses coulent le long de tes joues.

À l'évocation de Myriam, Diana crispa la bouche et quitta la pièce.

Iulio l'instruisait en français dans la religion qu'elle devait adopter et Diana apprit ce qu'il convenait qu'elle sache pour paraître une solide chrétienne. Elle avait du mal à concevoir la fracture qui existait à Venise ou au royaume de France entre les religions. Ici, on se côtoyait sans heurt. Chacun pouvait suivre ses rituels. Elle se révoltait souvent, mais elle comprit que c'était le prix à payer pour suivre Iulio. Il lui fallait oublier rites et prières et, couverte, comme il se devait, elle fréquenta l'église d'un quartier éloigné, accompagnée de son mentor.

Un matin, sans en avoir référé à personne, Diana s'approcha de Iulio et, lui prenant la main :

— Désormais, je t'appellerai père et tu ne me quitteras jamais.

Iulio regarda la jeune fille. Il sourit, attendri. Des larmes lui montèrent aux yeux, qu'il réprima. Cette idée, qui faciliterait leur voyage et leur installation à Paris, était aussi la sienne, mais il ne l'avait pas encore formulée. Venant de Diana, elle avait plus de force. En très peu de temps, Iulio s'était pris d'une vive affection pour elle. Il prit son rôle au sérieux. Nastagio endossa celui de parrain.

Les adieux eurent lieu après un repas qui avait réuni toute la maisonnée. Chacun avait préparé pour Diana un poème, un cadeau, un signe d'amour à emporter.

— Puisse Dieu rendre ton avenir heureux, lui murmura Moïse Hamon sur le seuil de la porte en la prenant dans ses bras.

Sans un mot de plus, crispé d'émotion, il s'en retourna à son bureau. Les femmes entouraient Diana. L'épouse du maître de maison se pencha vers elle :

— Puisses-tu ne jamais oublier notre amour. Ma fille, tu trouveras ton chemin. Les bienfaits de Dieu sont entre tes mains, Diana. Voici, dans ce sachet de soie, un peu de la terre de notre jardin. Il te rappellera tes racines, le parfum des roses, le murmure des fontaines.

— Je ne vous abandonne pas, je vous quitte pour un temps. Je dois trouver les traces de mon père, sourit Diana, le menton tremblant. Bientôt je reviendrai !

— Prends ce khôl pour tes yeux, ma bien aimée Diana, pleura sa nourrice.

— Ce bouquet de jasmin te rappellera notre jardin. Fais-le sécher et garde-le près de toi, dit sa compagne de jeu, en lui tendant les fleurs.

Iulio et Nastagio coupèrent court. Une voiture attelée à deux chevaux était devant le portail.

Ils disparurent dans un nuage de poussière.

Diana, qui s'était retenue, éclata en sanglots.

— Pourquoi cette détresse, ma petite fille ? Ne sois pas mélancolique. Accueille ces temps nouveaux qui s'ouvrent devant toi, lui dit Iulio en se penchant vers elle.

Diana redressa fièrement la tête et presque avec colère :

— Je ne suis pas désespérée. Ce sont tous ces gens autour de moi, leur amour, leur tendresse. C'est fini.

Et elle se cala dans un coin du véhicule.

Nastagio regardait défiler les rues de cette ville qui lui allait si bien. Il savait qu'il reviendrait. La vie y était douce et il en aimait les femmes.



À l'enseigne du Croissant

Comment en quelques jours, Paris n'eut plus de secret pour eux.

De retour de Turquie au printemps 1533, Iulio, Diana et Nastagio s'étaient brièvement arrêtés à Venise où Diana était rentrée en possession de la bibliothèque de son grand-père Abraham, puis avaient rejoint Paris et emménagé rue Saint-Jacques.

Tout pouvait se faire dans cette grande capitale, se perdre et renaître. La boutique achetée par Iulio était située en rez-de-chaussée d'une maison de deux étages. Ils logeaient au-dessus et les combles leur servaient de lieux de rangement. Aux yeux de tous, Jehan Morin avait pris un associé, l'imprimeur Angelo Segredo, alias Nastagio, et Diana était la fille du premier et la filleule du second. De concert, ils choisirent le croissant comme enseigne, en clin d'œil aux croissants coiffant les minarets des mosquées de Constantinople, et en souvenir de leurs retrouvailles en terre turque. En quelques mois, Jehan Morin et Angelo Segredo avaient acquis une grande notoriété auprès des bibliophiles collectionneurs. Ils avaient aussi pour projet une imprimerie annexe qui compléterait leur commerce.

De Constantinople, ils avaient emmené avec eux un serviteur, un ancien esclave lié à la famille de Moïse Hamon. Iskander, c'était son nom, était muet, pour avoir eu jadis la gorge tranchée par des pirates barbaresques. Il avait survécu à ses blessures et avait été recueilli et soigné par Moïse Hamon. Iskander était très attaché à Myriam et à sa fille, et Moïse Hamon lui avait proposé de suivre Diana vers son nouveau destin. Sans s'être véritablement concertés, les trois voyageurs prirent l'habitude de le présenter comme sourd et muet. Iskander comprenait l'albanais sa langue natale, l'hébreu et le turc qu'il avait acquis à Constantinople, et fut vite capable d'entendre le français qu'il avait commencé d'apprendre pendant leur long voyage vers Paris. L'homme était précieux, intelligent et vif. Il s'occuperait de la maison

et veillerait sur Diana. Il serait celui qui voit et devine tout et les mettrait à l'abri des surprises désagréables. La dissimulation de sa faculté d'entendre, qui n'était au début qu'un jeu, leur fut à plusieurs reprises précieuse, car personne ne pensait devoir se méfier de cet homme silencieux et effacé.

Les semaines, les mois passèrent. Diana mémorisait et étudiait les ouvrages de la boutique, évoluait dans cet espace, toujours à l'aise. Passionnément attachée à Iulio, elle ne le quittait guère. Paris, si différente de Constantinople, émerveilla la jeune fille, avant de lui faire peur. Les immondes voisinaient le luxe. La puanteur était parfois insoutenable. La violence était à tous les carrefours. Prise dans l'agitation de la capitale, Diana se mit au rythme féroce de la ville.

Iulio, souvent secondé par Diana, restait à Paris. Nastagio voyageait. Il aimait se retrouver sur les routes, dénicher les manuscrits rares à Venise ou à Constantinople. Ses dons pour les langues lui permettaient de trouver de bons arrangements. Il savait s'introduire dans tous les milieux, marchands, colporteurs ou seigneurs, se fondre dans l'obscurité des tavernes comme dans l'éclat des palais. Ses souffrances l'avaient rendu méfiant. Toujours aux aguets, il était capable de se transformer en un éclair. Taciturne, il ne donnait que rarement son amitié. Les femmes lui étaient un refuge. C'était une personnalité ondoyante, furtive, ombrageuse. Seuls Iulio et Diana trouvaient grâce à ses yeux.

À Paris, Iulio et Nastagio furent bientôt pris dans la tourmente qui touchait de près le milieu des imprimeurs. Dans tout le royaume et en Europe, des mouvements s'amplifiaient qui demandaient un retour aux Évangiles, qui protestaient contre les richesses des gens d'Église, leur train de vie, leur manque de charité et surtout la vente des Indulgences – un commerce très lucratif – qui garantissait le paradis aux pécheurs, voleurs, menteurs, coupables d'adultères, d'assassinats ou de viols, à condition qu'ils achètent ces fameuses Indulgences. Le Parlement et l'Inquisition poursuivaient sans merci ceux qu'on appela bientôt les « protestants » ou encore les « réformés ». Les idées de la Réforme progressaient, particulièrement dans les milieux du livre et des imprimeurs. Marguerite, la sœur bien-aimée du roi, sa « Mignonne », tentait de son mieux de les protéger et de les accueillir en Navarre. En novembre 1533, le recteur de l'université de Paris, ami de Calvin, avait dû s'exiler suite au discours qu'il avait prononcé au couvent des Mathurins.

François I^{er} souhaitait l'unité de la chrétienté et pour ce faire, il avait envoyé un ambassadeur auprès des principaux réformateurs en Allemagne et en Suisse. Mais une malencontreuse initiative avait transformé cette relative acceptation du roi en une noire colère. Dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534, des affiches d'une grande violence contre la messe avaient été placardées dans beaucoup de villes du royaume, à Orléans, Lyon, Amboise où résidait la cour, et jusque sur la porte de la chambre du roi ! On sut bientôt que ces placards avaient été imprimés à Neufchâtel par un pasteur, Antoine Marcourt, originaire de Lyon et réfugié en Suisse.

Les conséquences furent immenses.

Pour le roi, ces écrits injurieux étaient un crime de lèse-majesté et un échec dans son désir de conciliation. Porter atteinte à l'Église, c'était attenter à la monarchie de droit divin. Il décida de réprimer les « mal-sentants de la foi ». Les partisans de la Réforme qui n'avaient pas fui à temps, dénoncés, arrêtés, finirent le plus souvent sur le bûcher. Des imprimeries étaient fouillées et dévastées.

Peu avant la fameuse journée d'expiation à laquelle avaient assisté Iulio, Nastagio et Diana, le Parlement de Paris avait créé la *Chambre ardente*, une commission spéciale pour traquer les livres séditeux. Plus grave encore, un édit royal alla jusqu'à interdire l'impression de tout livre dans le royaume ! Imprimeurs, libraires, intellectuels, étaient atterrés. Guillaume Budé et les grands penseurs qui gravitaient autour du roi, intervinrent. Le roi céda.

L'interdiction ne dura pas, mais le 23 février, le roi instaura une nouvelle loi qui ordonnait au Parlement d'élire une commission qui aurait le pouvoir de décider, après étude, de la publication ou non des livres « nécessaires pour le bien de la chose publique ».

La censure se mettait en place. L'Inquisition allumait ses bûchers.

Le soir du 21 janvier 1535 qui s'était terminé par le supplice et la mort de six « hérétiques », le roi avait déclaré devant une assemblée de notables : « Si mon bras était infecté de telle pourriture, je le voudrais séparer de mon corps. »

Iulio et Nastagio avaient assisté avec désespoir à ces événements. Diana ne comprenait pas.

Crédits

Édition

Fablyo

www.editions-fablyo.fr



Fablyo

Conception graphique

Élise Milonet

Photogravure

Résolution HD

Adapatation numérique

Cecilia Gérard

ISBN : 978-2-492385-08-7

Visuel de couverture

Portrait d'une jeune femme, Domenico Ghirlandaio, 1490, musée Calouste Gulbenkian, Lisbonne.

Illustrations

Page 6, p. 15, p. 109 et p. 120 : *Plan de Paris, 1550*, Truschet et Hoyau, Bibliothèque publique et universitaire de Bâle-Ville, Kartenslg AA 124 / Page 40, p. 43, p. 58, p. 71, p. 104, p. 332, p. 336 et p. 364 : *Plan scénographique de la ville de Lyon vers 1548* © Gilles Bernasconi, Archives municipales de Lyon / Page 93 : Bonaventure Des Périers, *Cymbalum mundi*, adaptation en français moderne, préface, notes et dictionnaire par Laurent Calvié, Anarcharsis éditions, 2002 / Page 130, p. 141, p. 176, p. 227 et p. 325 : *Vue perspective de la ville de Venise, 1500*, Jacopo de' Barbari © Bibliothèque Nationale de France / Page 255, p. 261, *Byzantium Nunc Constantinopolis, 1572*, Georg Braun & Franz Hogenberg / Page 392 : Clément Marot, *Le valet de Marot contre Sagon, cum commento*, Paris, 1537, Jehan Morin éditeur / Page 393 : imprimeurs au travail devant une presse, *Secundus Operus Mantuani Tomus Vendatur cu primo Inedibus Afcenfianis* © Musée de l'imprimerie et de la communication graphique de Lyon.

21 janvier 1535. Une jeune enfant, Diana, s'avance sur le parvis de Notre-Dame. Elle est la fille de Dioneo, imprimeur lyonnais condamné par l'Inquisition et pendu quelques années plus tôt. En ce matin d'hiver glacial, elle assiste au supplice par le feu de plusieurs hérétiques. Au même moment, François I^{er} fait interdire l'imprimerie.

La rencontre fortuite de Diana avec Rabelais, dont on découvrira les activités occultes, va changer son destin. Victime d'un odieux chantage, elle se retrouve à Venise, Constantinople et Lyon, au cœur des tractations de «l'Alliance Impie», conclue entre le roi de France et Soliman le Magnifique. Elle devient l'un des meilleurs agents de la Couronne sous la fausse identité de Damiano – avec pour mission de nourrir la bibliothèque du roi en manuscrits, trésors perdus de l'Antiquité. Aventures, passions, tragédies familiales et amoureuses insufflent au récit un rythme étourdissant, révélant haines, trahisons et secrets de liens inattendus.

Après *La Colline aux corbeaux* et *L'Homme au gant*, *L'Encre et le feu* est le troisième et dernier volet de la saga des *Dents noires*, grande fresque romanesque dont le personnage principal n'est autre que le Livre, dans un monde en pleine mutation.

Heliane Bernard et Christian-Alexandre Faure, docteurs en histoire, renouent ici avec la grande tradition des romans historiques d'aventures.



Fablyo